

LE TRANSHUMANISME: PRÉSUPPOSES MÉTAPHYSIQUES ET INTERPELLATION THÉOLOGIQUE

PHILIPPE CAPELLE-DUMONT*

SOMMAIRE: 1. Une métaphysique inavouée de la rupture. 2. Epistémologie théologique et temporalité. 3. Trois questions premières. 4. Autocréation. Autorévélation. Autorédemption.

DE l'homme augmenté au projet transhumaniste, le lexique de la «continuité» ne s'impose pas avec l'évidence qu'on voudrait en certains lieux lui accorder: tout un faisceau d'interrogations d'ordre éthique, juridique, théologique fait plutôt apparaître le «saut qualitatif», pour reprendre un vocabulaire kierkegaardien, qui se trouve impliqué dans le passage d'une sphère de légitimations possibles à une sphère de perplexités maitresses.

1. UNE MÉTAPHYSIQUE INAVOUÉE DE LA RUPTURE

Assurément, l'homme augmenté est-il déjà parmi nous, par exemple avec les athlètes emblématiques Oscar Pistorius et Aimée Mullins, sans que cette donnée singulière n'entraîne quelque déplacement anthropologique. Parce qu'en effet, de tels phénomènes s'inscrivent en continuité avec ce que nous sommes et ce que l'humain a toujours été. Mais l'inquiétude jaillit dès lors que sont aperçus les modes sous lesquels l'élan de transformation, de trans-mutation qui commande les visées trans-humanistes se donne les titres de l'élan vital (Bergson). Qu'on en juge: la «Déclaration transhumaniste» (*The Transhumanist Declaration*), rédigée notamment par Nick Bostrom, cofondateur en 1998 de la «World Transhumanist Association», dit sans équivoque: «L'étude des répercussions, des promesses et des dangers potentiels des techniques nous permettront de surpasser des contraintes inhérentes à la nature humaine ainsi que l'étude des problèmes éthiques que soulèvent l'élaboration et l'usage de telles techniques». Enfreindre le développement de la technique en excipant d'une défense de la nature: la caricature ainsi produite de l'opposant – effectif ou potentiel – au transhumanisme, masque à peine la tentative d'en neutraliser l'expression.

* Université de Strasbourg Palais universitaire, 9 place de l'université, 67000 – Strasbourg (France). E-mail: Capelle@unistra.fr

Dans «FAQ Transhumanist», une brochure de référence émanant de la même Association, la définition semblerait inoffensive dans sa formulation autant qu'elle est angoissante par son ambition: «(Le transhumanisme est un) «mouvement culturel qui affirme qu'il est possible et souhaitable d'améliorer fondamentalement la condition humaine par la science et la technologie visant à éliminer le vieillissement et à améliorer de manière significative les capacités intellectuelles, physiques et psychologies de l'être humain».¹ Dans son principal essai *Principles of Extropy*, Max More – spécialiste des technologies émergentes et fondateur de l'«Extropy Institute», auteur de nombreux articles sur le destin transhumaniste ne dit pas moins éloquemment: «Le transhumanisme est une classe de philosophies ayant pour but de nous guider vers une condition posthumaine. Le transhumanisme partage de nombreuses valeurs avec l'humanisme parmi lesquelles un respect de la raison et de la science, un attachement au progrès et une grande considération pour l'existence humaine (ou transhumaine) dans cette vie».

Prolongement de l'humanisme? Nouvel humanisme? Antihumanisme? Posthumanisme? «Le transhumanisme diffère de l'humanisme, poursuit More, en ce qu'il reconnaît et anticipe les changements radicaux de la nature et des possibilités de nos vies provoqués par diverses sciences et techniques». A l'heure où ces lignes sont écrites, on apprend que le plus grand joueur du monde du «Jeu de go», un jeu traditionnel chinois (plus complexe que le jeu d'échec) a été battu cinq fois consécutivement par un système d'intelligence artificielle mis au point par la société «Deepmind», ce avec un commentaire médiatique répétitif qui laisse pantois: «Les robots ne sont encore les maîtres du monde mais progressent chaque jour un peu plus!» Il serait en effet bien naïf de ne voir ici qu'une simple réitération de la victoire obtenue en 1997 par un ordinateur sur le grand joueur d'échec Kasparov. C'est que ce nouveau système d'intelligence – dont Google est propriétaire – fait franchir un pas qui nous place sur un autre terrain de réalités: il s'agit d'un système d'apprentissage général capable d'intégrer, de maîtriser et de réaliser à partir de l'expérience tout une gamme de tâches nouvelles et de plus en plus difficiles. Tel est le point, tel est le défi. Non plus un système exécutant, mais un système auto-innovant en mesure d'assurer des fonctions originales et complexifiées dans des processus dont la vitesse dépasse désormais la puissance de l'intelligence humaine la plus développée.

En dépit des rhétoriques enchanteresses, se fait immanquablement et irréversiblement jour un sentiment de *perte*, perte inexorable, perte de l'essentiel qui concerne l'être de l'humain et ce qu'il représente de plus sacré. A tout le moins, le transhumanisme laisse filtrer sa prétention: il n'est pas seulement

¹ *The Transhumanist FAQ [Frequently asked questions]* brochure collective éditée par la «World Transhumanist Association», sur web et en version papier.

technique ou technoscientifique, il est «métaphysique». Rémi Sussan en a laissé percé la gravité dans *Les utopies posthumaines*: «Le transhumanisme, c'est tout simplement l'idée que la technologie donne à l'homme les moyens de s'affranchir de la plupart des limitations qui lui ont été imposées par l'évolution, la mort étant la première d'entre elles». ² Un «affranchissement» ultime en écho au fantasme des premiers matins humains: l'immortalité, tout est dit. L'éternité biotechnique, voilà la nouvelle idole.

Cependant, alors que nous apprécions le transhumanisme sur la base de ce qu'en annoncent ses techno-prophètes, nous nous pouvons instruire plus encore en considérant la trajectoire de ses provenances idéologiques et les processus factuels qui le font venir à notre présent. Le fait que le vocable «transhumanisme» ait été inventé par Julian Huxley, biologiste, frère aîné de célèbre Aldous, serait pure anecdote si l'on en ne prêtait point attention à certaines des fréquentations, dans les années 1930, qu'il a de fait entretenues, notamment soviétiques, soucieuses d'améliorer la condition humaine selon des impératifs assez peu éthiques tel celui que faisait résonner le mot de Trotski: «Enfin, mon cher *homo sapiens*, je vais travailler sur toi!» ³ Certains de ses travaux attestent des convictions eugénistes de J. Huxley, ce dès les années 1950, à l'instar des savants britanniques qu'il fréquentait alors. Si l'on doit mentionner ces données troublantes qui renvoient à des heures sombres de notre histoire européenne, c'est afin de connecter la question qui nous occupe, ses mirages et ses ressources, avec la dimension de domination psycho-sociale que les premiers transhumanistes ont voulu assumer d'emblée sans scrupule.

Aujourd'hui, notre préoccupation s'accroît à proportion des financements astronomiques qui accompagnent les recherches commanditées par les grands groupes internationaux de l'industrie et de l'informatique. Ce n'est pas un hasard si Ray Kurzweil, l'un des théoriciens actuels les plus connus de cette question, est depuis 2012 directeur de l'ingénierie chez Google; considérant l'accélération du changement technologique, il annonce la «singularité technologique», *i.e.* un point encore indéterminé de l'évolution technologique, où le progrès sera l'œuvre d'intelligences artificielles supplantant la capacité humaine d'innovation elle-même.

2. EPISTÉMOLOGIE THÉOLOGIQUE ET TEMPORALITÉ

Le transhumanisme aura ignoré en effet jusqu'à présent la théologie; et celle-ci débute à peine sa confrontation avec une problématique entièrement inédite en considération des objets qu'elle traite traditionnellement. Loin cependant de s'en trouver démunie, la raison théologique, on voudrait le suggérer,

² R. SUSSAN, *Les utopies posthumaines*, Omnisciences, Paris 2005.

³ L. TROTSKI, *Littérature et révolution* (1923), Union générale d'Édition ge, Paris 1971, p. 185, voir aussi 10/18 Gallimard.

peut ici trouver les voies d'une interpellation fondamentale conforme à sa vocation originaire.

Faut-il le rappeler? Il n'y a de «théologie» et de «science théologique» que dans des conditions épistémologiques précises. Précédé et inspiré par une Révélation, le discours qui l'ordonne s'inscrit, à tout le moins en catholicisme, dans un jeu disciplinaire à quatre pôles: l'Écriture biblique; la tradition dogmatique et spirituelle; le magistère; la vie ecclésiale dans son interlocution avec le monde et ses savoirs en construction. Hors cet espace ainsi exigé, on peut toujours produire un discours sur «Dieu», sur le «monde» et sur l'«homme», il sera ou bien métaphysique, ou bien poétique, ou bien scientifique voire relevant d'une autre religion; il ne saurait s'agir à proprement parler de «théologie catholique». Celle-ci, bien comprise, s'élabore toujours déjà *dans l'histoire*, en restant rivée à *l'historicité* et en en prise avec son premier sujet inspirateur qui est *historique-incarné*: l'Homme-Dieu.

La dernière fois qu'il m'a fallu traiter de cette redoutable question avait pour cadre l'Académie pontificale des sciences à Rome. L'occasion était celle d'un colloque intitulé «*Via humanitatis*». Ces deux lexèmes alors conjoints traduisaient l'exigence d'une articulation entre les thèmes de la temporalité et de l'identité humaine, du mouvement et de la finalité de l'humanité, de la mutation et de l'accomplissement anthropologique. De tels binômes conceptuels ont été en effet depuis longtemps sollicités comme opératoires pour penser l'histoire de la matière et le devenir du vivant, ce tant du point de vue scientifique, philosophique que théologique. Lors du 11^{ème} Concile de Vatican, la Constitution dogmatique *Dei Verbum* (18 novembre 1965), a déclaré le statut historial de la Révélation antérieurement théorisé par le Père de Lubac, confirmant en cela l'idée d'une corrélation entre le «principe» de Création et le «principe» de sa temporalisation.

La remarque vaut analogiquement pour la tradition philosophique récente: le 20^{ème} siècle «métaphysique» a poussé jusqu'à son terme l'idée de la temporalité de l'être, et pensé la connexion intime entre l'essence de l'humain et l'événement de l'humain. Bref, l'entente entre le déploiement historial et le discours de vérité semble être désormais un bien acquis au sein des différents ordres de rationalité.

Or, le projet transhumaniste se donne l'allure d'une trajectoire inscrite dans le destin même de l'humanité. Le binôme *via/humanitas* semblerait ne point lui disconvenir. Il n'hésite pas, pour en nourrir la conviction, à sur-interpréter jusqu'aux contresens les plus flagrants les plus grands penseurs, philosophes et théologiens qui l'ont jalonné: qu'il s'agisse de Darwin et son principe d'«évolution», de Nietzsche et son «Surhomme», de Socrate et ses vénérables propos sur l'«immortalité». Comme a pu l'indiquer éloquentement Jean-Michel Besnier,⁴ il

⁴ Voir J.-M. BESNIER, *Demain les posthumains*, Arthème/Fayard, Paris 2012.

s'enquiert, sans scrupules théoriques, d'états disponibles dans les sagesse et religions orientales, tel le bouddhisme.

Mais, contrairement à ce qui se dit superficiellement, le rêve prométhéen de maîtrise humaine se trouve en ces lieux distancé lui-même: le soi humain, vidé de toute substance, y est soumis aux puissances infinies de la technique. Non, le mythe de «Prométhée» lequel distribua aux êtres humains le feu et les arts (*i.e.* les techniques) n'est guère pertinent pour qualifier la nouveauté du phénomène que nous analysons. Car nous avons affaire en l'espèce à une stratégie entée sur une acception aventurière de l'humain, un humain sans attache, pris dans un processus d'affranchissement vis-à-vis de l'espèce humaine. En reléguant l'expérience structurante de la finitude et de la mort, mais aussi en ignorant l'identité biblique de l'humain indissolublement esprit, âme et corps, les «technoscientifiques» touchent, à la manière d'apprentis-sorciers, à des réalités anthropologiques fondamentales dont, paradoxalement, ils ne maîtrisent pas la teneur.

Ici, le débat atteint un concept ancien déjà connu de Lactance et que la théologie a le plus souvent célébré avec ferveur, qu'elle a certes un temps réprouvé, mais qui se laisse aujourd'hui redécouvrir le: la «loi naturelle». Pour éviter tout contresens à son sujet, *i.e.* l'enfermement de son concept dans un jeu prescriptif anhistorique, on pourra se référer, utilement à Grégoire de Nysse (4^e siècle). Celui-ci avait déjà vu – nous n'avons rien inventé à cet égard! – que les productions de la nature comme telles ne servent pas toutes l'humain, qu'elles exigent donc l'action transformatrice de l'homme au titre de la survie ou de l'impératif d'une vie meilleure.

La question nouvelle à laquelle nous sommes confrontés avec le transhumanisme n'est donc pas celle de savoir jusqu'où l'homme peut modifier les éléments de la nature sans compromettre ce qui fait de lui un être humain mais bien de savoir si cette question elle-même fait encore sens. Certains «transhumanistes» ont déjà répondu en la reléguant voire en faisant de la transgression une loi appelée par la nature. La boucle est bouclée: la nature appelle le dépassement de la nature et les mutations anthropologiques sont inscrites dans l'anthropologie! Les conséquences donnent le vertige, le sol anthropologique semble se dérober sous nos pieds. La considération subséquente selon laquelle la différenciation sexuée n'aurait pas à être tenue pour normative n'étonnera plus. Le transhumanisme inscrit sa propre légitimation anthropologique dans cette ouverture abyssale qui se donne les traits de l'évidence.

3. TROIS QUESTIONS PREMIÈRES

Ce qui précède nous conduit à formuler trois questions qui concernent le rapport au «temps», le rapport à l'«autre» et le rapport à la «transcendance».

La première porte à réinterroger le plan fondamental qui a rendu possible le projet transhumaniste. Comme le relatait Roman Ingarden, disciple éminent de Husserl et ami d'un certain Karol Wojtyła, ce fut la principale découverte phénoménologique du 20^{ème} siècle que de l'établir: l'homme n'est non pas «dans le temps», il «est temps». A le penser de manière unilatérale «dans le temps», on retournerait vers des théories substantialistes; mais à penser l'«homme-temps», on le projette dans une aventure qui par «essence», n'a point d'essence. Assurément, le projet transhumaniste n'aurait-il pas été concevable sans la mise au jour des structurelles temporelles qui font le sujet humain comme tel. A ceci près, qui n'est pas mineur: le temps transhumaniste est un temps sans origine, ou plutôt, l'origine est son futur, son projet. Le théologien rejoint ici le métaphysicien qui s'interroge sur l'idée d'un temps pensé sans héritage inspirant. Le transhumaniste ne congédie certes jamais entièrement le biologique, il en fait même un puits, une réserve où l'on absorbe, voire que l'on imite, même de loin. Cependant, il ne retire de l'antériorité aucune inspiration *directrice*. L'aventure humaniste n'est donc pas seulement sans origine, elle est, sans mémoire, sans rapport à l'antériorité mystérieuse, sans obligation à l'égard de ses dettes, elle est, comme aurait dit Schelling, sans immémorial.

Le théologien y voit d'emblée le mensonge originel que décrit le Livre de la *Genèse* au chapitre 3 et qui procède du serpent prometteur et séducteur: «Vous serez comme des dieux». Le sujet humain ici connaît sa première privation: au lieu de venir gracieusement à la rencontre de Celui qui l'a fait, il vise, sur la suggestion du tentateur et sur la base d'une représentation jalouse, à occuper son siège. Dans un ouvrage daté de 1959, intitulé précisément «Vous serez comme des dieux» qu'une troupe de jeunes étudiants a décidé de mettre en scène au printemps 2015 en France, Gustave Thibon s'est fait plus radical que jamais:

«Je voudrais poser cette question-limite qui départage à jamais les hommes de l'avenir et les hommes de l'éternité: si du jour au lendemain, la science supprimait la mort, que penseriez-vous de ce «plan de Dieu sur l'histoire» qui perpétuerait indéfiniment la séparation entre l'homme et Dieu? Et surtout, que choisirez-vous? De profiter d'une découverte qui vous priverait pour jamais de la vision de celui que vous appelez votre Dieu ou bien de vous précipiter dans l'inconnu pour le rejoindre? Si vous optez pour la première branche de l'alternative, vous voulez que votre patrie est dans le temps et que votre Dieu n'est qu'une chanson de route dont se berce la fatigue d'une humanité en marche vers le paradis terrestre. Et ce Dieu-là se rapproche singulièrement de la dernière auberge de Baudelaire».⁵

On retrouve ici un thème paulinien souvent mal compris: «Pour moi vivre c'est le Christ et mourir représente pour moi un gain» (*Epître aux Philippiens*,

⁵ G. THIBON, *Vous serez comme des dieux*, Extrait de la Préface, Fayard, Paris 1998.

1, 21). Loin d'exprimer quelque penchant suicidaire, il traduit l'histoire éprouvée de Paul d'autant plus ouvert au désir d'éternité et de plénitude. Or, en se délestant du Créateur, le projet transhumaniste prive le sujet humain de la plus belle rencontre qui lui soit donnée d'éprouver au cours de la vie terrestre, lui donnant de connaître la communion avec le divin. Immortalité sans communion.

Notre seconde question concerne l'«absence» de l'autre et l'expression d'un individualisme exacerbé. Le sujet humain préoccupé de son devenir singulier tient tous les objets du monde en manière de ressources de la conquête du temps. La demande d'immortalité ne fait pas qu'ôter le goût de l'éternité, elle réduit l'autre à un ingrédient possible d'une marche isolée. Le sujet humain est ici privé de son être-avec après l'avoir été de son être jeté-là. Qu'est-ce donc qu'un sujet sans son être-avec? Même Heidegger à qui il fut reproché d'engloutir le *Dasein* dans l'être-au-monde, n'avait pas manqué de faire de l'être-avec (*Mitsein*), une structure ontologique de l'être humain.

On pourra ainsi en faire l'hypothèse sérieuse: l'absence d'éthique interhumaine prépare le transhumanisme à devenir le vecteur de la réinstallation d'une lutte des classes, d'une autre lutte des classes certes, où la mise en infériorité d'une classe par une autre constituera le modèle de réalisation. Ici se perd dans les sables de l'individualisme, toute conduction sacrificielle, autrement dit toute disposition privilégiée d'accès au mystère du Dieu crucifié.

En troisième lieu, biffant l'altérité de la mémoire créatrice et l'altérité structurante de l'éthique, le projet transhumaniste manque non moins la *transcendance* du monde. Pris dans ce que Heidegger appelait *Gestell*, l'Arraînement, il peut être lu comme une version résiduelle de la volonté de puissance en tant que structure ontothéologique, i.e. une structure qui résorbe l'étant dans l'instance suprême d'une volonté de vie intra-cosmique. Ici se dresse une mise en garde contre la promotion de l'étant qui vise à nier la transcendance du temps par l'annexion d'une anthropologie fantasmée.

Par analogie à la formule de Heidegger selon laquelle l'essence de la technique n'est rien de technique, on dira que l'essence du transhumanisme n'est rien de transhumaniste.

4. AUTOCRÉATION. AUTORÉVÉLATION. AUTORÉDEMPTION

Vidé de toute *foi* dans le Créateur, le transhumanisme se présente lui-même comme un projet d'autocréation. Ce qui est à créer se chercherait désormais dans les laboratoires faustiens de la Californie suréquipée et sur-dotée. L'*imago Dei* étant ensevelie, c'est le mystère même du Dieu créateur et de l'homme qui est sciemment oublié. L'autotranscendance de l'homme s'y affirme sans la prise en compte des conditions qui la rendent possible. Une telle métaphysique est-elle tenable?

Manquant la transcendance du monde et l'attente inquiète que celle-ci nourrit, le projet transhumaniste fait porter sur le sujet humain toute la puissance du salut et tout espoir de salut, mais un espoir sans *espérance*. On assiste ainsi à une volonté idolâtrique de s'approprier les promesses de salut que le chrétien déchiffre dans la vie et la résurrection du seul Christ; là où avec le «corps glorieux» se nouent la *permanence de l'identité* et *l'éternité de sa métamorphose* dont la communion eucharistique livre les prémisses.

Enfin, manquant la *charité*, le projet transhumaniste interdit au sujet humain d'emprunter le chemin par quoi il se trouve lui-même révélé, *i.e.* celui qui rapporte à autrui et au Tout-Autre.

Ce qui solidarise ces trois gestes autodirectionnels, c'est *l'interruption de l'alliance*: (a) interruption de l'alliance avec l'univers – l'alliance noachique;⁶ (b) interruption de l'alliance avec Dieu: alliance abrahamique, sinaïtique...); (c) interruption de l'alliance interhumaine. Le monde transhumaniste ainsi *dés-allié* n'est déjà plus un monde.

Avançons encore d'un pas. Succombant aux délires de l'«auto-crétation», de l'«autorévélation», et de l'«autorédemption», le projet transhumaniste pourra-t-il encore s'interroger ce qu'il fait du transcendantal par lequel ce qui *est* se laisse goûter: le *beau*? Le monde transhumaniste ne répond pas à la question de savoir si son monde programmé est ou sera beau.

Quoiqu'il en soit, il est encore loin de l'écho biblique qui avait su, au terme de la Création inachevée, faire retentir des mots de sanction éternelle: «Et Dieu vit que cela était bon!».

ABSTRACT: The transhumanism, ideological and technological movement more and more popularized, and supported by important resources financial, heavy is presupposed metaphysics unavowed that it is advisable to clarify. It also poses as such several fundamental questions with the theology which sufficiently did not worry any to date. The present study tries answer to this double challenge.

KEYWORDS: epistemology, human nature, metaphysics, the idea of person, transhumanism.

⁶ A. NEHER, voir notamment, *L'essence du prophétisme*, PUF, Paris 1955.